

L'ORDRE

Les lettres d'affaires doivent être adressées aux Propriétaires, et celles concernant la rédaction, à MM. les Rédacteurs du journal. — Aucune lettre non-affranchie n'est retirée du bureau de poste.

BUREAUX : 30, RUE SAINT-GABRIEL.

Pour les conditions de l'abonnement et des annonces, voir la dernière page.

PLINGUET & LAPLANTE, Editeurs-Propriétaires.

CANADA.

La séance d'hier au parlement provincial a vu se continuer l'examen du code municipal en comité. Sur cette question la chambre s'est montrée très laborieuse pendant la semaine qui finit.

Au commencement de la séance un grand nombre de requêtes avaient été présentées, parmi lesquelles les suivantes : du Révd M. Belleau et autres, demandant l'annulation de la loi concernant la juridiction des cours de circuit ; de la maison de refuge Ste. Brigitte de Montréal, demandant l'augmentation de son allocation ; du Révd. Davidson et autres, demandant des amendements à l'acte passé en la 20^{ème} année du règne de Sa Majesté, chap. 183, intitulé "Acte pour incorporer une école de grammaire à Freligsburg ; des habitants des cantons de Shefford et de Bromes, demandant des amendements à la loi concernant la concurrence de juridiction entre les cours de circuit de districts et celles de comtés ; de John Wood et autres, du village de Roxtons Falls, comté de Shefford, demandant des amendements à la charte de la compagnie du chemin de fer de Richelieu, Drummond et Arthabaska, pour faire prolonger le dit chemin de fer par les comtés de Shefford et Bromes, avec un embranchement jusqu'au lac Memphremagog ; de M. A. H. Coutu et autres, de Wexford, comté de Montcalm, demandant de l'aide pour des chemins ; de M. Robert Manson, concernant la juridiction des cours de circuit de districts et de comtés ; du Révd. M. Provancher, demandant une augmentation de la subvention accordée au *Naturaliste Canadien* ; de l'école de médecine et de chirurgie de Montréal, demandant que son allocation annuelle soit continuée ; de la Faculté Médicale de l'Université McGill, faisant la même demande.

M. Marchand présente un projet de loi pour établir des dispositions spéciales concernant la législation de Québec. Cette mesure abolit le double mandat.

L'hon. M. Ouimet en présente une autre pour rendre permanents certains actes y mentionnés concernant les magistrats de police. Ce bill fut renvoyé au comité des lois expirantes.

Le projet de loi présenté par M. le Procureur-Général pour amender les actes incorporant les Sœurs de l'Asile de la Providence de Montréal reçut sa seconde lecture.

L'hon. M. Chauveau annonce que les documents concernant l'arbitrage n'ayant pu être préparés à temps pour être soumis aujourd'hui, tel qu'annoncé, ils seront distribués aux membres lundi soir ou mardi matin. La question fut en conséquence remise à mardi, et la chambre s'ajourna.

Une jolie discussion a lieu de ce temps-ci entre le *Globe* de Toronto et quelques journaux ministériels d'Ontario.

Efrayés peut-être de la propagande que les chefs clear-grits ont commen-

cé à faire dans les différentes parties de la province, les torys ont imaginé un moyen piquant d'en atténuer l'effet : le *Free Press*, qui prétend être dans les secrets du gouvernement, avertit charitablement l'Opposition que si elle renverse le ministère à la prochaine session, elle en sera pour ses frais, attendu qu'il demandera une dissolution des chambres et que les élections générales seront avancées d'un an. Or, toujours d'après le même journal, si les élections générales avaient lieu avant deux ans, les torys perdraient l'avantage d'accroissement et d'ascendant que doit leur donner le prochain recensement.

Nous aurons donc à la prochaine session, comme le dit spirituellement l'*Enquêteur*, un spectacle unique dans l'histoire, celui d'une opposition qui n'épargne rien pour empêcher le ministère de tomber. Si Sir John A. Macdonald a conservé sa verve d'autrefois, il tirera de cette situation des effets comiques déplorables. Chaque fois que M. McKenzie ou M. Blake critiqueront trop fort, seront de trop près les ministres, il les menacera de la chute du gouvernement ; et l'on verra alors les deux farouches libéraux le supplier de rester au pouvoir !

Mais il n'en sera pas ainsi, et le ton du *Globe* n'indique pas que MM. Blake, McKenzie et les autres clear-grits se laissent effrayer par des craintes de ce genre qui n'entrent pas dans le cercle des habitudes de partis. D'ailleurs, l'agitation qu'ils font en ce moment les empêchera d'être pris au dépourvu si le gouvernement recourait aux élections générales.

Les menaces du *Free Press* prouvent tout au plus qu'il y a péril en la demande et que les dangers qui sont venus fondre sur le ministère durant la dernière session pourraient bien avoir, pendant la prochaine, un dénouement fatal.

On lit dans l'*International* de Londres du 14 courant :

Nous avons publié, il y a quelques jours, une sommation à comparaître lancée par une loge de l'Orient, de Paris, contre le R. F. Guillaume, roi de Prusse, comme traître à la franc-maçonnerie. Ce dernier n'a tenu aucun compte de cette assignation ; il a donc été jugé comme contumace et condamné à l'excommunication.

A ce propos, voici ce que nous lisons dans le *Rappel*, journal de M. Victor Hugo et organe aussi un peu de M. Louis Blanc : "Frère Guillaume est désormais hors la loi. Les francs-maçons sont tous autorisés à lui courir sus et à le punir du dernier supplice."

"Reste à savoir comment la sentence serait exécutée."

"Un franc-maçon, devant qui je me permettais d'émettre quelque doute sur la gravité d'une pareille condamnation, me disait :

"— Ne riez pas ! L'arrêt du tribunal maçonnique est tellement terrible, que Bonaparte a entrepris la guerre d'Italie uniquement pour se relever de l'excommunication prononcée contre lui par les loges de Naples et de Milan. *Pianoris et Orsini étaient franc-maçons.*"

Cette condamnation, nous en mettrons la main au feu, ne troublera pas le sommeil du "F. Guillaume," qui sait de longue date que les foudres de la franc-maçonnerie sont en carton peint et que la lance de bois de ses poignards rentre dans la manche.

Alsace et Lorraine.

Les habitants des départements que les Allemands se proposent d'annexer à leur territoire, ne paraissent pas éprouver un amour bien vif pour le nouveau régime auquel on veut les soumettre. Nous en trouvons la preuve dans une correspondance adressée à la *Gazette de Cologne* à la date du 6 :

"A Strasbourg, les sentiments hostiles de la population se manifestent en toutes circonstances, mais heureusement sans effusion de sang. Les avis que le commandant de la ville fait afficher sont trouvés le lendemain remplis de notes menaçantes écrites en marge au crayon. Il y a quelques jours, une bande de jeunes gens parcourut les rues de la ville, portant un drapeau et chantant la Marseillaise."

"Un avis récent menace les perturbateurs du repos public d'une arrestation et d'une amende. En me promenant hier matin, je vis la foule rassemblée autour de l'endroit où sont placardées les proclamations. Je m'approchai et je vis que c'était le manifeste de Gambetta contre Bazaine, écrit d'une écriture nette et lisible. Une femme demanda que le manifeste fût lu tout haut pour l'édification du public ; un vieillard armé d'une paire de besicles se préparait à satisfaire au désir général, quand un soldat parvint non sans peine et à l'aide de sa baïonnette à se frayer un passage et à arracher le placard. Il s'ensuivit une scène de désordre et de confusion qui ne put être calmée que difficilement."

"Ces scènes et bien d'autres qui se passent journellement prouvent que quand la guerre sera finie, les Allemands n'auront pas si facilement raison des Alsaciens, s'ils maintiennent leurs prétentions sur ces départements."

Une lettre de Napoleon III.

Nous trouvons dans le *Dorset County Chronicle* une courte lettre que le prisonnier de Wilhelmshohe a écrite au capitaine anglais Damer, fils d'un membre du Parlement, qui réside près de Colchester, et qui lui avait adressé une lettre de condoléances. Voici la réponse de l'empereur :

Mon cher capitaine,

Je suis vivement touché de votre bon souvenir, et, de mon côté, je me rappelle avec plaisir les jours que j'ai passés chez madame votre mère, ainsi que l'amitié que m'a témoignée le colonel Dawson Damer. Je prends en très-bonne part les bons sentiments que vous m'avez adressés.

Ce qui se passe en France est très-triste, car l'invasion n'est pas le pire des maux dont souffre notre pauvre pays. L'anarchie fait encore plus de ravages que le fusil à aiguille.

Recevez, avec mes remerciements, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

NAPOLÉON.

MORT DE M. ERNEST BAROCHE.

Le 28 octobre, plusieurs bataillons de la mobile et de la garde nationale, dirigés par le général de Bellamare, avaient délogé les Prussiens de leurs positions avancées au Bourget et s'y étaient établis. Dans la journée du 29, presque toutes les troupes qui avaient pris part à ce brillant fait d'armes étaient rentrées soit dans Paris, soit dans les forts : le Bourget n'était plus occupé que par des forces insuffisantes pour la défense. Aussi, lorsque, le 30 au matin, les Prussiens dirigèrent des masses considérables sur leurs positions perdues l'avant-veille, les Français durent-ils songer à la retraite. M. Ernest Baroche, qui commandait un bataillon de la mobile, lui ordonna de se replier. Le mouvement s'exécuta, lorsque les officiers de M. Baroche, s'aper-

cevant qu'il ne suivait pas son bataillon, vinrent le chercher.

— Moi, je reste, Messieurs, leur dit-il. — Comment ! vous restez ; mais c'est de la folie, lui répondit-on ; vous allez vous faire massacrer. Ne voyez-vous pas que toutes nos troupes se replient ; le général en a donné l'ordre, et vous-même tout à l'heure vous l'avez répété.

— C'est possible, Messieurs ; je vous confie les débris de notre bataillon. Deux cent cinquante hommes à peine peuvent être commandés par des capitaines ; moi, je reste.

Les supplications furent vaines. Les officiers durent céder. Mais un sous-lieutenant, un sergent et neuf hommes se rangèrent autour de leur commandant ; ils refusèrent de le quitter.

Les Français se repliaient ; des masses profondes de Prussiens s'avançaient toujours. Lorsqu'elles furent à quelques mètres, elles s'arrêtèrent, ne supposant pas que ces douze hommes eussent la prétention de leur résister. Alors M. E. Baroche, pour bien leur faire comprendre qu'il ne se rendait pas, prit son revolver, l'arma, se retourna vers ses derniers compagnons, tira son képi et les salua de la façon la plus courtoise ; puis il poussa son cheval en avant et fit feu sur les Prussiens. Quatre corps partirent ; l'ennemi, d'abord stupéfié par ce grand courage, ne riposta pas. Mais comme M. Baroche levait encore son arme et allait tirer pour la cinquième fois, un officier ennemi ordonna le feu. Le commandant de la mobile tomba percé de part en part.

Sur les onze hommes restés à quelques pas derrière lui, trois furent tués, plusieurs furent faits prisonniers ; les autres s'échappèrent.

Lorsque la guerre éclata, M. Ernest Baroche, qui avait quarante et un ans, et que rien n'obligeait à servir, avait demandé et obtenu le commandement d'un bataillon de la mobile. A partir du 4 septembre, il n'est pas d'injure que certains journaux ne lui aient prodiguées. On ne lui pardonnait pas d'être le fils d'un membre du conseil privé, d'un homme qui avait été, pendant vingt ans, ministre de l'empereur. On se souvenait surtout de son duel, en Belgique, avec M. Rochefort, duel où cependant il avait reçu quatre blessures.

Les élections des officiers de la mobile eurent lieu, et grand fut l'étonnement : M. Baroche était renommé par son bataillon, à la presque unanimité. Devant cette protestation faite par des enfants du peuple, les attaques auraient dû cesser. Loin de là : certains démagogues ne respectèrent même pas leur parti, les attaques recommencèrent. Alors, à cette question si souvent répétée : "Pourquoi M. Baroche commande-t-il la mobile ?" au lieu de répondre dans les journaux, comme ses officiers, qui l'adoraient, l'en avaient souvent supplié, il voulut répondre l'épée à la main et le pistolet au poing : "Je commande la mobile pour lui apprendre à bien mourir."

Le jour où le fils mourait à Paris, le père mourait à Jersey.

PERSECUTION RELIGIEUSE A VERSAILLES.

Nous apprenons un fait que nous nous refusons à croire si le nous était affirmé par un témoin absolument digne de foi.

A Versailles, l'aumônier luthérien de l'armée allemande a été logé à l'évêché, et l'on ne s'est pas contenté d'imposer au prélat français la présence du ministre d'un culte dissident ; on l'a obligé à subir, dans son propre palais, l'exercice de ce culte.

Ce fait s'étant produit dans la ville même où se trouve le grand quartier-général, il est impossible que le roi Guillaume n'en ait pas eu connaissance, et l'on peut croire que ce n'est point sans autorisation qu'une mesure aussi étrange a été prise. Versailles est grand et ne manquait point d'hôtels déserts pour établir un temple.

Il y a donc là une intention marquée. Nous ne chercherons pas à la pénétrer, et

nous nous bornerons à une simple réflexion.

Cette manière d'agir est aussi blessante pour les protestants que pour les catholiques, car elle dénote de la part du monarque un dédain profond pour les convictions religieuses de son peuple. Le roi de Prusse compte parmi ses sujets beaucoup de catholiques, et dans l'armée allemande, dont il est le généralissime, il se trouve des fidèles très dévoués à l'église romaine. L'indifférence hautaine qu'il montre pour leurs croyances ne laissera point de les froisser. Quant aux protestants, ils trouvent également regrettable qu'on les ait ainsi placés dans la nécessité ou de blesser le représentant d'une communion chrétienne qu'ils respectent, ou de se gêner eux-mêmes dans l'exercice de leur culte.

Les religions n'ont pas de nationalité. Les sentiments éprouvés par les catholiques et les protestants français trouveront certainement un écho en Allemagne. On verra là une marque nouvelle de l'orgueil démesuré de ce prince, qui ne craint pas de se qualifier lui-même d'élu de Dieu, et ne considère toutes les religions que comme un moyen de gouvernement. Les droits de la couronne primant, à ses yeux, le droit des consciences. — (*Moniteur.*)

LA GUERRE EN EUROPE.

Service Télégraphique.

LONDRES, 25, 5 p.m. — L'opinion dans les cercles financiers est à cette heure sous l'empire de la panique. Les consolidés et autres valeurs, à la fermeture du marché, étaient généralement bas, et tandis qu'il n'y a aucune hausse correspondante sur les céréales, le règne beaucoup de malaise dans toute la classe commerciale. Il n'y a pas de doute que le gouvernement russe continuera à être ferme dans ses demandes au sujet du traité de Paris.

St. Petersburg, 25. — La presse de cette ville a été officiellement avertie de ne pas supporter la France contre l'Allemagne, les intérêts de la Russie étant identiques à ceux de la Prusse.

Londres, 25. — La réponse de Gortschakoff est calme, ferme et ne cède rien.

Le *Times* de ce matin intime que la Russie sera ferme sans fermer la porte aux négociations, attitude que l'Angleterre imitera.

Vienne, 25. — Les journaux de cette ville, officiels ou non, sont unanimes à se réjouir de la teneur pacifique du livre rouge qui vient de paraître. Tous applaudissent à la politique d'équité du gouvernement autrichien au sujet de la Mer Noire.

Berlin 25. — On croit fermement que la question d'Orient se règlera sans guerre. La Russie et la Turquie sont également opposées à un congrès.

New-York, 25. — Un correspondant télégraphique de Londres : J'ai bonne autorité pour annoncer que la Russie se propose de continuer avec fermeté la politique qu'elle a adoptée, et fera connaître ses intentions à la Turquie en même temps que la réponse à la note de lord Granville. On croit inévitable la reconstruction du cabinet anglais.

Une dépêche au *World* annonce que M. Gladstone, dans une entrevue avec la reine à Windsor, lui a intimé que le cabinet était obstinément divisé. Une assemblée du cabinet a eu lieu à 3 heures. A 3 heures M. Gladstone est arrivé avec la note du prince Gortschakoff. La note a été lue et il s'en est suivie une chaude et acrimonieuse discussion, qui se termina sans résultat final.

Le correspondant de la *Tribune* à St. Petersburg écrit le 24 que deux notes vives ont été échangées entre Vienne et le cabinet russe.

Une dépêche de Londres au *Herald* en date du 25 dit que le cabinet s'est ajourné pour prendre en considération la ré-

ponse de la Russie, laquelle réponse donne la preuve que la Russie n'est pas préparée à abonder sans équivoque dans sa première circulaire ou à prendre une action immédiate. Gortschakoff, ne désire pas la guerre, mais n'est pas disposé à retirer sa circulaire.

On mande de Londres à la *Tribune* : Le baron Brunnov n'a remis à lord Granville la dépêche de Gortschakoff que cette après-midi. Tous les membres du cabinet assistaient à la réunion, excepté M. Bright et M. Fortescue. Il règne une grande anxiété ce soir. La seule chose certaine est que le gouvernement désire un délai et ne veut pas que le sentiment guerrier augmente ou que l'on croie que la difficulté est réglée. La séance du cabinet a été longue. La résignation de M. Bright est douteuse.

Une autre dépêche à la *Tribune*, de St. Petersburg, dit qu'aucune mesure n'a encore été prise pour placer une flotte dans la Mer Noire ou pour fortifier ses côtes. Il faudra six mois pour s'armer complètement et lever l'argent nécessaire à la guerre, et pour faire fonctionner les chantiers de construction de Nicolaïev.

On mande de Vienne à la *Tribune* que Beust a dit dans une lettre : "Je ne fais pas secret de ma conviction que le dernier traité a placé la Russie dans une position indigne, aussi j'ai été très peiné de lui voir prendre de telles mesures pour se débarrasser de ce fardeau."

St. Petersburg, 25. — La *Gazette* dit que la Russie ne peut retirer sa déclaration, ni la laisser sans conséquence pratique.

Londres, 25. — Le *Times* dit qu'il y a 200,000 Allemands dans la vallée de la Loire.

Un détachement de dragons prussiens est allé à St. Quentin mercredi, pour arrêter un convoi de chemin de fer, mais il n'a pas réussi.

Des corps considérables de Prussiens se dirigent au sud pour prendre position autour de Paris et près d'Orléans. Les Allemands qui opèrent dans les environs de Rocroy, Rumigny et Mézières sont partis soudainement pour la même direction. Plusieurs divisions prussiennes allant vers Amiens sont passées par Soissons au commencement de la semaine et d'autres vont les suivre.

On rapporte que le général Manteuffel, laissant Amiens sur sa droite, marchera sur Rouen. Ses quartiers sont encore à Compiègne.

Le camp retranché prussien à Soane est presque terminé.

La reddition en forme de Thionville a eu lieu ce matin. La ville était en feu depuis mardi dernier.

Le duc de Mecklembourg demande à marcher immédiatement contre l'armée de la Loire.

Des escarmouches ont déjà eu lieu entre les avant-postes des armées à Neuville et Mézières.

La garde mobile d'Amiens a été repoussée près la Quesnel par les Prussiens. Les Français ont fui en désordre.

L'*Echo du Nord* de ce soir annonce que l'on croit qu'une bataille rangée a lieu aujourd'hui près d'Amiens.

L'*Étoile Belge* publie une lettre datée de Neuville qui annonce que dans un engagement mercredi près de Neuville, les Allemands ont été défaits avec de grandes pertes.

Le steamship américain *Ontario* a laissé Cowes ce matin pour Havre, escorté par deux frégates françaises. Sa cargaison de munitions est destinée à l'équipement de l'armée de la Loire, dont les mouvements, dit-on, ont été retardés par leur non arrivée.

Un vaisseau allemand qu'on dit être le *Lord Brougham* a été capturé devant Deal.

Londres, 25. — Les Prussiens qui s'avancent sur Amiens ont été repoussés par une division du Nord près de Denort et Beuchart.

Des avis de Tours mandent que 160,000 Prussiens sont concentrés entre Tours et Montargis, marchant probablement sur

Feuilleton de l'Ordre.

LES

MISERES DE LONDRES

TROISIEMES PARTIE.

NEWGATE.—LE CIMETIERE DES SUPPLICES.

IX

(Suite.)

La vérité est que Jefferies tremblait, chaque fois qu'il assistait Calcraft dans une exécution, que quelque habitant de Parmington street ne se trouvât parmi la foule avides du spectacle ; mais pour lui, du reste, il bravait l'infamie avec la triste philosophie des gens de sa profession, mais pour son enfant,...

Jérémiah avait seize ans ; il y en avait dix que Jefferies était le valet de Calcraft, et la pauvre enfant l'ignorait.

Jefferies tremblait que sa fille ne vînt à l'apprendre, et que cette horrible révélation ne la tuât.

Aussi, au lendemain de chaque exécution, Jefferies se montrait-il moins que d'habitude, quittait Parmington street dès le matin, n'y revenant que le soir, avec la nuit et le brouillard.

Mais il n'est pas de secret qu'on ne parvienne à pénétrer.

La petite place d'Old-Bailey est assez étroite pour que la foule soit obligée de se tenir à distance.

Jusque-là, aucun habitant de Parmington street n'avait pu voir l'échafaud d'assez près pour reconnaître des- sus Jefferies.

Hélas ! la sinistre vérité s'était fait jour.

Deux hommes de la lie du peuple, deux rous, habitués de ce public house fréquenté par Jefferies, avaient été favorisés par le sort.

Partis du Wapping, la veille d'une exécution, vers onze heures, ils étaient arrivés dans Fleet street, avec le premier flot de cette foule de curieux qui devait grossir jusqu'au jour.

Ils avaient été poussés jusque dans Old-Bailey, avaient pu se cramponner aux chaînes tendues par les policemen et s'y tenir accrochés jusqu'au moment de l'exécution.

Alors tous deux avaient pu voir de près Calcraft et son valet, c'est-à-dire Jefferies.

Et lorsque le malheureux père de Jérémiah était revenu le soir dans le public house, on s'était éloigné de lui avec horreur et on l'avait montré du doigt.

Alors il s'était mis à fondre en larmes, il s'était jeté à genoux, il avait parlé de sa fille, jurant sur la Bible qu'elle ignorait son triste métier.

Et ces hommes grossiers avaient eu pitié du père, à cause de l'enfant ; et l'enfant n'avait rien su, rien appris...

Maintenant, dans Parmington street, on savait que Jefferies était le valet de Calcraft, mais on aimait la fille qui se mourait et on ne lui reprochait plus sa hideuse profession.

Or, ce soir-là, lorsque l'abbé Samuel et l'homme gris, le voyant assis sur le seuil de sa porte, s'approchèrent de lui, Jefferies pleurait.

— Ma fille va mourir, disait-il au prêtre catholique, vous venez trop tard.

En effet, quand Jefferies était revenu de Newgate, le matin, après l'exécution du Français Olivier, il avait trouvé sa fille couchée.

Pâle, l'œil fiévreux, les lèvres décolorées, elle lui avait dit :

— Ah ! père, tu fais bien de revenir... pour me dire adieu... j'ai lutté longtemps... Mais le mal est plus fort que moi... je n'ai plus même le courage de me lever... père, père, je vais mourir...

Il était resté là tout le jour, muet et sombre, au chevet de son enfant, s'arrachant parfois les cheveux ; parfois se mettant à genoux et priant Dieu.

Vers le soir, Jérémiah avait paru s'assoupir et la fièvre s'était calmée.

Alors, à demi muet, le pauvre père était sorti ; il s'était promené d'un pas inégal et saccadé dans toutes les rues avoisinantes ; puis il était remonté et avait trouvé sa fille dormant, puis il était redescendu encore.

Cette fois, il s'était assis sur le seuil et s'était mis à pleurer, et c'était là que l'abbé Samuel l'avait trouvé.

— Mon ami, lui dit alors le jeune

prêtre de cette voix grave et douce qui pénétrait jusque au fond de l'âme. Bien est bon, et il ne faut jamais désespérer de sa clémence. Où est votre fille ?

— Là-haut. Elle dort...

— Allons la voir, dit le prêtre.

En ce moment, les yeux de Jefferies s'arrêtaient sur l'homme gris, et un geste d'étonnement et de défiance s'en échappait.

— Mon ami, dit l'homme gris, je suis médecin et j'ai sauvé des gens que tous mes confrères avaient condamnés.

Jefferies jeta un cri.

Puis il regarda l'homme gris avec une avidité sauvage.

— Vous sauveriez mon enfant, vous ? dit-il.

— Peut-être.

— Oh ! c'est qu'alors vous ne seriez pas un homme ordinaire ! reprit Jefferies affolé.

— Voyons votre fille, dit l'homme gris.

Jefferies se leva :

— Venez, dit-il.

Et il s'enfonça d'un pas chancelant dans l'allée noire et humide de la pauvre maison.

— Je connais le chemin, dit l'abbé Samuel à l'homme gris, prenez ma main.

Alors tous trois, dans l'obscurité gagnèrent un escalier à marches usées.

Jefferies et sa fille logeaient au troisième.

A Londres, où les maisons sont bas-

ses, le troisième est généralement le dernier étage, et c'est là que vivent les pauvres gens.

Le logis occupé par Jefferies et sa fille se composait de deux pièces qui se commandaient.

Le lit de la malade était dans la seconde.

Une chandelle brûlait sur le poêle de faïence éteint. Il faisait froid dans cette chambre et il s'en exhalait de fétides émanations.

La poitrine avait dormi toujours.

L'homme gris prit la chandelle, s'approcha du lit sur la pointe du pied, et se mit à examiner attentivement cette figure angélique qui avait déjà le calme auguste de la mort.

Elle en ce moment, le visage de l'homme gris, et son regard, et son attitude exprimèrent si bien l'autorité de l'homme de science, que le pauvre père et le prêtre suspendirent leur âme à ses lèvres entr'ouvertes.

X

L'homme gris ne se pressait pas de parler.

Il avait approché la chandelle tout près du visage de la malade, et il semblait étudier avec une attention pleine de ténacité cette couleur de peau qui tenait le milieu entre le blanc cireux et la stérilité, et que est bécia la couleur de ceux qui mûrissent la phthisie.

Puis il se pencha tout près collant presque son oreille à la poitrine de la jeune fille toujours endormie, et il

écouta sa respiration haletante et saccadée.

Enfin il releva la tête et dit :

— Le mal est très-avancé, mais il n'est pas arrivé encore à cette limite extrême où tout remède est impuissant, tout secours inutile.

2me Edition 3 h. P.M.

Informations.

L'Hon. M. Archibald se rend décemment populaire à la Rivière-Rouge. Le 1er novembre courant, la paroisse de St. Norbert, celle même où le prédécesseur du gouverneur, acclamé par les habitants, avait été arrêté par les barreaux, lui a fait une magnifique réception sur laquelle les correspondants de journaux ne tarissent pas d'éloges. Les mérites, ayant à leur tête M. le curé Ritchot, lui ont présenté des adresses et donné un banquet.

On lit dans le Frank Leslie :

Lady Lisgar, épouse de Sir John Young, gouverneur-général du Canada, est l'une des plus gracieuses et des plus charmantes dames que l'on puisse rencontrer. Tous ceux qui ont eu l'honneur de la connaître ont été enchantés de la distinction de ses manières et du charme de sa conversation. Depuis son arrivée à New-York, la baronne a été l'objet des réceptions les plus splendides de la société new-yorkaise.

Lady Lisgar est arrivée hier à Ottawa.

M. le Chevalier de Bellefeuille a donné hier soir une lecture fort intéressante devant l'Institut des Artisans Canadiens. Il avait pris pour sujet la question du chemin de fer de colonisation de Montréal.

M. de Bellefeuille, après avoir tracé en quelques mots l'histoire de la compagnie, a développé avec une lucidité remarquable tous les rouages de l'entreprise et en a fait ressortir les avantages incalculables. Son plaidoyer, car c'en est un, ne laissait absolument rien à désirer.

S'il y avait hier soir quelques conseillers de ville présents à cette conférence, ils ont dû en revenir parfaitement déterminés à faire tout en leur pouvoir pour engager la Corporation à accorder le million qu'elle est sollicitée de souscrire au nom de Montréal.

M. le juge Coursol, qui fut ensuite invité à prendre la parole, se prononça franchement dans ce sens. Ses remarques sur la nécessité des chemins de fer, des voies de communication pour arrêter le fléau de l'émigration ont été fortement applaudies, ainsi que l'avait été la lecture de M. de Bellefeuille.

Pendant que ceci se passait à l'Institut des Artisans, les officiers, professeurs, gradués et élèves de l'Université McGill célébraient la fête annuelle du fondateur de cette institution.

Un auditoire choisi, convoqué par invitations spéciales, était réuni dans une des salles du Collège McGill, brillamment illuminé pour la circonstance.

Il y eut d'abord un concert dans lequel Prume a remporté, comme de droit, les honneurs de la soirée. Si nous en croyons les journaux anglais de ce matin, le grand artiste s'est surpassé lui-même. Sa "fantaisie sur la marche et la romance d'Olhel" a littéralement enlevé l'auditoire.

Après le concert, un splendide régal fut servi. On raconte des merveilles sur la table qui avait été artistiquement fournie par Alexander.

Nouvelles Diverses.

— Mercredi prochain, il y aura une assemblée spéciale du conseil de ville pour prendre en considération le rapport du comité des finances au sujet de l'octroi d'un million pour le chemin de fer du Canada Central.

— Le Terrible, capitaine Roy, a pris hier après-midi ses quartiers d'hiver, la navigation étant devenue impossible dans les eaux de Terrebonne et de l'Assomption à cause de la glace.

— On dit que l'échevin David ne briguera pas les suffrages pour la mairie, mais se présentera dans la division Est pour la Législature locale, dans le cas où Sir Cartier se retirerait.

— Depuis deux jours le temps a été à la pluie et le peu de neige qu'il y avait a disparu en partie.

— M. Cochrane, l'éleveur renommé des canons de l'Est, continue ses ventes d'armes par sang spécialement aux Américains de l'Ouest. Il a vendu dernièrement à M. Clay, de Kentucky, cinq truelles de calibre pour la somme de \$1,300 et cinq fusils à un autre citoyen de Kentucky à raison de \$5,500.

— On mande de Québec que la fièvre typhoïde et la fièvre scarlatine sévissent dans la ville, surtout parmi les classes pauvres. Plusieurs écoles ont été obligées de fermer pendant quelques jours.

— M. Picard, député de Wolf et Richemont, qui comme nous l'avions annoncé, avait subi l'escamotage de \$700 est retourné à Québec, après avoir retrouvé le maquis qu'on lui avait soustrait.

— Jeudi le 24 novembre, à l'Hospice des SS. de la Charité de Québec, M. Casseau, administrateur du diocèse, recevait les vœux de six jeunes aspirantes dont les noms suivent :

Sœur José Godbout, dite Sainte-Euphrasie, de la paroisse Saint-Vital de Lambton.
Sœur Marie Elodie Duguay, dite Sainte-Fortunée, de Nicolet.
Sœur Philomène Lachaine dite Sainte-Adèle, de l'Île-aux-Grues.

Sœur Marie-Catherine Pelletier, dite Sainte-Olympe, de Saint-Roch des Aulnais.
Sœur Marie Elina Drolot, dite Sainte-Alice de Québec.
Sœur Georgianna DuBerger, dite Sainte-Lauro, de la Malbaie.

C'est M. Racine, chapelain de l'église Saint-Jean, qui a fait le sermon de circonstance.

— M. White, de la Gazette de Montréal, prépare, dit-on, un pamphlet sur l'immigration qui sera largement répandu en Angleterre.

— Le vison foisonne, dit-on, dans la campagne d'Ottawa, et se montre tout-à-fait apprivoisé ; on le voit souvent rôder autour des granges.

— Une jeune fille nommée Gorman, résidant dans le 1er rang de Goulbourn, était occupée au ménage lorsqu'elle entend les poules pousser des cris de frayeur ; elle court à leur secours et voit une belette attachée au cou de l'une d'elles. Elle frappe du pied le petit animal, mais celui-ci menace de la mordre et la poursuit jusqu'après d'une clôture.

Sa mère, alarmée du bruit que fait sa fille, veut savoir ce qui lui arrivait. Mais en mettant les mains sur la clôture, elle ébranla une pièce de bois, et la fit tomber sur la tête de sa fille. Cette dernière est morte instantanément. La pauvre mère, depuis cet événement, est devenue folle.

— Quand le cheval a passé huit ans, il se forme à la partie supérieure de sa paupière une ride. Ensuite, avec chaque année, il se produit une ride nouvelle. Cette découverte est d'autant plus importante, qu'elle permet de découvrir l'âge exact d'un cheval et pourra mettre un terme à la friponnerie, qui a eu si beau jeu jusqu'à ce jour.

Service Télégraphique

EUROPE.

Londres, 24. — L'Indépendance belge dit qu'une proposition pour un armistice sera bientôt soumise à Versailles, sur une base qui exclura la cession territoriale.

AMÉRIQUE.

New-York, 26. — Le steamer Erie a pris à bord une cargaison considérable de petites armes et autres munitions de guerre destinées à la France. Il y a 10,000 carabines Springfield de l'ancien modèle, dont une partie a été acquise du gouvernement américain à la dernière vente publique. Il doit en recevoir encore 15,000 et partira probablement aujourd'hui ou lundi.

New-York, 25. — Une dépêche reçue par le câble par un banquier allemand ici, prédit la destruction de toute l'armée du général Paladine dans quelques jours. Une force immense de Prussiens se dirige sur ses derrières, tandis que le duc de Mecklembourg l'attaquera par devant.

L'impression qui domine à la Bourse est que le cabinet anglais va se dissoudre sur la question russe.

Washington, 25. — Le secrétaire Fish a reçu une longue dépêche aujourd'hui du général Sickles, ambassadeur en Espagne. Il est excessivement douteux que le duc d'Aoste accepte la couronne d'Espagne.

Havane, 24. — Le vaisseau de guerre espagnol Victor Tinas est échoué à Mariel. On est allé à son secours, mais il est probable qu'il est perdu totalement.

L'élection du duc d'Aoste au trône d'Espagne a valu le pardon de 12 hommes condamnés à mort. La ville a été illuminée et des saluts ont été tirés à midi et à minuit.

Havane, 25. — Quoique aucun avis officiel du fait n'ait été donné encore par les officiers de la compagnie de télégraphie de Panama et des Indes Occidentales, on annonce sur bonne autorité que le câble entre la Jamaïque et Aspinwall a été posé et que les communications télégraphiques avec Panama sont complétées.

On dit que des messages en date d'aujourd'hui ont été transmis de Panama à Londres.

New-York, 25. — On mande de France l'arrivée à Tours d'une grande quantité de fusils à pierre pour les soldats de Garibaldi. La plupart des officiers de ce dernier ont servi en Italie.

Le préfet prussien du département de la Seine a donné ordre de payer les taxes sur les maisons, les meubles, etc, comme en temps de paix.

Monsieur Godard emploie à Paris 100 hommes et 100 femmes pour la confection de ses ballons, et outre cela les autorités lui ont confié l'éducation aérostatique de 20 gardes côtières et de 15 matelots. Toute la famille de Godard, qui comprend 10 personnes, l'assiste dans ses fonctions.

Une lettre de Naples dit que Mazzini a fait une courte visite à Rome. Sa santé n'est point bonne. Il n'a reçu aucun visiteur et il est évident qu'il perd de sa popularité.

Bazar au profit des Orphelines soutenues par la Providence.

Le vingt et un courant, s'ouvrira, dans les salles de l'orphelinat de la Providence, coin des rues St. Denis et Mignonne, un bazar pour aider à l'entretien des nombreuses enfants confiées aux soins des bonnes religieuses de l'institution.

On sait que cet établissement, qui a déjà servi d'asile à tant de pauvres orphelines abandonnées, ne se soutient que par l'appui de la charité publique. Il est à espérer qu'elle ne fera pas défaut en cette circonstance, et que toutes les bonnes âmes s'efforceront de répondre à l'invitation des dames patronnesses de cette institution.

Ceux qui voudraient disposer de quelques objets pour augmenter les ressources du bazar, voudront bien les faire parvenir à l'orphelinat même, où on recevra ces dons avec reconnaissance.

Les amateurs d'huitres pourront se procurer une bonne soupe aux huitres chaque soir du bazar, à la table de rafraîchissement.

Grand Bazar Catholique de Windsor, Ont.

Dernier appel au public, avant le tirage qui aura lieu sans faute le 1er Décembre prochain.

Que toutes les personnes qui ont reçu des billets à vendre pour cette belle et louable entreprise, fassent un dernier et suprême effort pour les distribuer, et remettent le montant de leurs souscriptions au Révé. J. T. Wagners, curé de Windsor, Ont., pour le 29 novembre au plus tard. Un peu plus de diligence de la part des

personnes qui ont reçu des billets à vendre, assurera l'achat des \$500 promis dans la circulaire du 1er juillet dernier.

NAISSANCE.

— A St. Eustache, le 20 courant, la Dame de M. James McMartin, d'un garçon et une fille. Le Dr. Perrault a laissé la mère et les trois enfants en parfaite santé.

DECES.

— Dédécée à Montréal, le 19 Novembre courant, Marie-Louise-Odile Desjardins, épouse de M. D. D. Bondy, âgée de 39 ans.

— A Chicago, Ill., le 25 Novembre, Théophile Fabland, écrivain, Architecte, âgé de 45 ans, ci-devant de cette ville.

— En cette ville, Dimanche, le 20 courant, à l'âge de 70 ans, Demoiselle Félix Globensky, ci-devant de St. Eustache.

Acte concernant la Faillite de 1869.

PROVINCE DE QUÉBEC, } Dans la
District de Montréal, } COUR SUPÉRIEURE.
Dans l'affaire de

THERIAULT & DESMARAIS, FAILLIS,

ET TANCREDE SAUVAGEAU, Syndic.

Le VINGT-SEPT DÉCEMBRE prochain, le sous-signe, un des membres de la dite société "Theriault & Desmarais," demandera à la dite cour sa décharge en vertu du dit acte.

OVILA DESMARAIS, Par LOUPE & HOULF, Ses procureurs ad litem.

Montréal, 24 Novembre 1870. am-14

Acte Concernant la Faillite de 1869.

Dans l'affaire de THOMAS & SMITH, de Montréal, FAILLIS,

A. B. STEWART, Syndic Officiel, bi-4

Montréal, 25 Novembre 1870.

SALLE DES ARTISANS

291, Grande Rue St. Jacques.

LA JEUNE TROUPE D'AMATEURS

Si bien comme du public, annonce respectueusement aux citoyens de Montréal qu'ils sont invités à lui accorder leur patronage.

MARDI, 29 NOVEMBRE 1870

On donnera la

Représentation d'un Drame Biblique

En trois Actes.

PROGRAMME.

Musique Instrumentale. Bande
Le Retour du Zouave. Chœur
Chant Comique. A. Blondin
Le Chef d'œuvre de Dieu (Romance). T. Trudelle
Opérette. MM. C. et O. Labelle
La Marseillaise. Chœur
Air National. Bande

Prix d'admission 25 Cents.

Sieges reserves 50 "

25 Novembre 2

LE CALENDRIER

ECCLÉSIASTIQUE ET CIVIL

DE L'ANNÉE 1871

Pour Montréal

AINSI QUE

ORDO

DIVINI OFFICI RECITANDI ET

MISS.E CELEBRAND.E PRO

ANNO 1871 AD USUM MARIA-

NOPOLITANE DIOECESIS.

Sont maintenant en vente chez

Fabre & Gravel,

25 novembre 1870. Rue Notre-Dame, 219.

HUITRES! HUITRES!!

150 quarts Huitres Caraquette

100 " " St. Simon.

— AUSSI —

Hareng en qrt. et en demi-qrt.

A vendre par les sous-signés,

ADOLPHE ROY & Cie.,

No. 337, Rue St. Paul, Bâtisse des Soeurs. am-2

25 Novembre

M. A. BELANGER

EBENISTE

VIEND DE TRANSPORTER SON MAGASIN

AU NO. 276 RUE NOTRE-DAME,

une Porte de MM. H. & H. Merrill.

Il vient de recevoir et reçoit continuellement un assortiment considérable de Meubles par Salons, Salles à Dîner et Chambres à Couchers.

DE TOUTES FORMES ET DE TOUTS PRIX.

Il invite le public à venir visiter son magasin avant de se procurer ailleurs.

1. rue 1870. 9

EN BANQUEROUTE.

FONDS

DE MARCHANDISES SECHES.

DIX COMMIS-MARCHANDS demandés au No. 77, rue Notre-Dame, pour aider à vendre la BALANCE DU FONDS DE BANQUEROUTE de M. MARIEN. Le tout doit être vendu le premier Janvier. Voici une chance rare pour les MARCHANDS DE CAMPAGNE, les personnes qui tiennent Maisons, les chefs de Familles, les Institutions Charitables, ou aucune autre personne qui peut disposer d'argent comptant pour acheter un Fonds de Marchandises Seches pour les douze mois prochains. Toutes les Marchandises seront vendues à des prix beaucoup plus bas que ceux en gros.

PAR ORDRE DU SYNDIC.

77, Rue Notre-Dame

Première porte Ouest de la Rue St. Denis.

24 Novembre 1870. am-2

CLASSES DU SOIR

SOUS LE CONTROLE DE

L'Institut des Artisans Canadiens.

Les CLASSES DU SOIR de l'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS sont maintenant ouvertes.

A l'Ecole St. Jacques,

Coin des Rues St. Denis et Ste. Catherine ;

A l'Ecole de M. Martineau,

Rue Fullam, Quartier Ste. Marie ;

A l'Ecole de M. Mauffette,

Coin des rues St. Joseph et Craig.

Les Classes se font tous les soirs (le samedi excepté), de 7 heures à 9 heures.

Les Membres de l'Institut des Artisans Canadiens ont droit de suivre ces classes gratuitement.

Pour ceux qui ne sont pas membres, il suffit de se présenter aux professeurs des différentes écoles, et de payer la faible contribution D'UNE PIASTRE POUR TOUTE L'ANNÉE.

Voici les matières qui sont enseignées dans ces classes :

1o. Alphabet, épellation jusqu'à la lecture courante, en anglais et en français ;

2o. Lecture perfectionnée en français et en anglais ;

3o. Arithmétique (depuis les chiffres jusqu'aux progressions géométriques inclusivement) ;

4o. Éléments de la Grammaire française et de la Grammaire anglaise ;

5o. Traduction de l'anglais en français et du français en anglais ;

6o. Tenue des Livres (partie simple et partie double) ;

7o. Dessin linéaire et éléments de mesurage.

Les membres de l'Institut des Artisans Canadiens ont aussi le droit de suivre gratuitement les Cours de Dessin établis par la Chambre des Arts et Manufactures dans la Bâtisse de la Banque Molson, rue St. Jacques.

L'année dernière, quatre Canadiens-français seulement ont suivi ces classes de dessin ; cependant, trois ont remporté des premiers prix, et un la médaille d'honneur.

Ouvriers, profitez donc des avantages que vous offrent ces classes du soir, et commencez de suite à les fréquenter.

(Par ordre,)

C. D. THERIAULT, Secrétaire de l'Institut des Artisans Canadiens.

28 Novembre 1870.

AU PUBLIC MUSICAL.

M. LE PROFESSEUR

MAX. EICHHORN

Commencera bientôt à donner des LEÇONS sur le PIANO, la ZITHARE et le CLAVIER, pour la saison d'hiver. Les parents qui désirent que leurs enfants reçoivent une éducation musicale appropriée aux besoins du monde, la demandent aussitôt que possible.

Ses prix seront très modérés.

On peut s'adresser chez M. C. O. de Zouche, marchand de musique, 211, Grande rue St. Jacques, ou chez R. J. Devins, rue Notre-Dame.

Montréal, 30 août 1870. am-153

T. B. JACOB & Cie.

Dessinateurs et Graveurs sur Bois

119, RUE ST. FRANÇOIS-XAVIER

(Vis-à-vis le Bureau de Poste)

MONTRÉAL, P. Q.

307, Rue St. Jacques, de Paris, de l'Église, de Portraits, etc., et de toutes les plus belles manières à des prix modérés.

16 sept. fm-172

A VENDRE

De jolies petites

SLEIGHS POUR ENFANTS

ET DE

GRANDES EXPRESS

A BON MARCHÉ

J. PAINCHAUD,

20, Petite Rue St. Antoine.

25 Novembre 3

A VENDRE CHEZ

G. VERLAQUE

IMPORTATEUR

DE

Marchandises Méditerranéennes

35, RUE ST. NICHOLAS, — 35

MONTRÉAL.

250 Qs-Captes San Pedro

50 " Burgundy Port Supérieur

50 " " 2e qualité

100 Octaves Sherry

50 Bouteilles St. Julien

100 Bouteilles Amandes (Mollères) d'Iviza

80 Caisse Liqueurs diverses (qualité extra)

200 " Fruits à l'eau-de-vie

500 Bouteilles Fruits Cristallisés

30 Caisse Fruits au Conserve.

14 Novembre am-221

DEMANDE AU PARLEMENT.

AVIS est par le présent donné que la Société Bienveillante de Notre-Dame de Bonsecours de Montréal demandera à la Législature de la Province de Québec, à sa prochaine session, la permission d'un acte amenant son acte d'incorporation, l'autorisant à créer un Fonds de réserve de onze mille piastres, (ou plus si la Société le juge à propos), dont le produit, ainsi que les autres revenus de la Société, seront affectés comme suit : 1o. Administration ; 2o. Bénéfices des veuves ; 3o. Bénéfices des orphelins ; 4o. Bénéfices des malades ; avec pouvoir de nommer des auditeurs, qui, s'il y a lieu, pourront diminuer les audits bénéfices, afin d'assurer l'existence de la société.

Mo. ntréal, 27 Septembre 1870. 11-

VETS SUEDOIS

DE QUEBEC

150 Barils à vendre

Wm. MCGIBBON,

Coin des rues Notre-Dame et St. Gabriel.

15 Novembre 222



EN GROS. EN DETAIL.

ETABLISSEMENT de PELLETERIES

QUI A REMPORTÉ LE

PREMIER PRIX

A. BRAHADI

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST. LAMBERT,

ENSEIGNE DU LION,

MONTRÉAL.

